

LES TRACHINIENNES

Sophocle

traduction du grec ancien de
Robert Davreu

PROLOGUE

DÉJANIRE. Voilà bien longtemps qu'elle est apparue aux hommes comme une évidence, cette parole qui dit que nul ne peut savoir, pour aucun mortel, avant qu'il soit mort, si sa vie lui fut propice ou funeste. Mais la mienne, je sais moi, avant même de descendre au séjour de l'Hadès, qu'elle n'aura été qu'infortune et fardeau ; moi qui, alors que j'habitais encore à Pleuron, dans la demeure d'Enée, mon père, eus à subir, au temps de mes noces, la plus douloureuse épreuve qu'ait jamais endurée femme d'Etolie. Mon prétendant était un fleuve, Achélôos pour le nommer, qui, sous trois formes différentes, me demandait à mon père : tantôt c'était un taureau tout ce qu'il y a de plus vrai, tantôt un dragon tortueux aux écailles luisantes, tantôt son corps était celui d'un homme, mais d'un homme à front de taureau, et pourvu d'une barbe épaisse dont ruisselaient des flots d'eau vive. Dans l'attente d'un pareil époux, la malheureuse que j'étais ne cessait d'appeler la mort de ses vœux plutôt que d'avoir à seulement approcher d'un tel lit. Bien plus tard, au dernier moment, mais à ma grande joie, parut le glorieux fils de Zeus et d'Alcmène, qui entra en lutte avec lui et me délivra. Comment se déroula le combat ? je suis bien incapable de le dire, car je l'ignore. Si quelqu'un a pu assister sans trembler à ce spectacle, c'est à lui qu'il appartient de le raconter. Moi, j'étais là, sourde à tout, atterrée par la crainte que ma beauté ne me vouât qu'à souffrir. A la fin cependant, Zeus, arbitre des combats, m'accorda une issue heureuse. Si tant est, toutefois, qu'"heureuse" je puisse la nommer. Car depuis le jour où la victoire d'Héraclès fit de moi l'élue de son lit, je ne cesse de nourrir frayeur sur frayeur et de me tourmenter pour lui. La même nuit ne chasse un chagrin que pour m'en apporter un autre. Nous avons certes eu des enfants, mais lui, tel un laboureur qui a pris en fermage un champ lointain, ne les voit, en tout et pour tout, qu'au temps des semailles et qu'à celui de la moisson. Telle est sa vie, qui veut qu'à

peine rentré chez lui, il lui faille sans cesse et sans attendre en repartir, attaché qu'il est au service d'un autre. Mais c'est maintenant, alors même qu'il a surmonté toutes ces épreuves, oui, c'est maintenant que je ressens les craintes les plus vives. Depuis qu'il a tué le puissant Iphitos, nous vivons exilés ici, à Trachis, sous le toit d'un hôte ami ; mais lui, où est-il ? Nul ne le sait. Ce qui est sûr, c'est que son départ me laisse en proie à de cruelles angoisses. J'ai la quasi-certitude qu'il lui est arrivé malheur. Ce n'est pas depuis peu, c'est depuis dix, c'est depuis quinze mois que nous demeurons ainsi sans nouvelles de lui. Oui, c'est certain, quelque terrible malheur lui est arrivé : la tablette qu'il m'a laissée en partant est telle que je prie souvent les dieux de ne pas l'avoir reçue pour mon propre malheur.

LA NOURRICE. Déjanire, ma maîtresse, je t'ai déjà vue bien des fois te lamenter, toute noyée de larmes, sur cette absence d'Héraclès. Mais à présent, s'il n'est pas déplacé de la part d'une esclave d'éclairer de son opinion des gens de condition libre, il me faut te suggérer ceci : pourquoi, toi qui es entourée de tant d'enfants, n'envoies-tu pas l'un d'eux à la recherche de ton époux ? Et pourquoi pas Hyllos, plus que tout autre, comme il est dans l'ordre des choses, s'il a quelque souci de s'assurer que son père va bien ? Mais le voici justement, tout proche, qui accourt vers le palais. Si mon conseil te paraît judicieux, l'occasion t'est ainsi offerte de tirer parti et de l'homme et de ce que je viens de te dire.

Entre Hyllos.

DÉJANIRE. O mon enfant, mon fils, le fait est que même des gens sans naissance trouvent parfois des mots qui tombent juste. Cette femme a beau être une esclave, elle vient de parler comme une femme libre.

HYLLOS. Qu'a-t-elle dit ? Apprends-le-moi, mère, s'il m'est permis de le savoir.

DÉJANIRE. Qu'il est honteux pour toi, depuis le temps que ton père s'attarde en pays étranger, de ne pas chercher à savoir où il est.

HYLLOS. Mais je le sais, pour autant que l'on puisse se fier à ce qui se raconte.

DÉJANIRE. Et où donc ici-bas entends-tu dire, mon fils, qu'il s'est fixé ?

HYLLOS. L'année qui vient de s'écouler, il l'a, dit-on, longtemps passée au service d'une femme de Lydie.

DÉJANIRE. Il faut s'attendre à tout s'il est vrai qu'il a subi pareil sort.

HYLLOS. Mais de cet esclavage il est, m'a-t-on dit, libéré.

DÉJANIRE. Et donc, vivant ou mort, où signale-t-on sa présence ?

HYLLOS. Il serait, à ce qu'on dit, sur la terre d'Eubée, en train d'assiéger la ville d'Eurytos, ou du moins de s'apprêter à le faire.

DÉJANIRE. Sais-tu, mon fils, qu'il m'a laissé au sujet de cette contrée des oracles certains.

HYLLOS. Lesquels, mère ? J'ignore tout de ces prédictions.

DÉJANIRE. Qu'il trouverait là-bas le terme de sa vie, ou que, s'il sortait victorieux de cette épreuve, il passerait dans la paix le reste de ses jours. A l'heure où son sort est ainsi en balance, ne vas-tu pas, mon fils, voler à son secours ? Lui sauvé, sauvés nous sommes tous ; sinon, nous tous morts avec lui.

HYLLOS. Je m'en vais de ce pas, mère ! Si j'avais été au fait de ces prophéties, je serais depuis longtemps déjà auprès de lui. Jusqu'à ce jour, il est vrai, le destin coutumier de mon père nous retenait de nous laisser aller à trop nous inquiéter. Mais à présent je comprends, et je ne négligerai rien pour connaître sur ce point toute la vérité.

DÉJANIRE. Va, mon fils : car même pour qui arrive trop tard, il y a profit à apprendre une heureuse nouvelle.

Hyllos sort.

Entre le Chœur formé de jeunes filles de Trachis.